

La foi ne supprime pas le péché, elle le pardonne, et rend par-là possibles de nouveaux choix.

L'existence en forum

Comme le formule très clairement Pierre Bühler (5), nous sommes tous placés sous le signe de l'angoisse qui est fondamentalement ce vertige qui me saisit devant l'incertitude et la fragilité de la vie: tout est possible, tout peut arriver, rien n'est garanti. Rien n'est absolument sûr; l'avenir est inconnu: suis-je livré au néant? Naît alors une double angoisse: celles de la faute et celle du possible qui toutes deux engagent ma responsabilité. Avec pour conséquence un mélange de fatalisme et de culpabilité, l'illusion de pouvoir y échapper ou de les maîtriser. De les fuir ou de les subir.

Fondamentalement, la structure de la vie est celle de l'appel-réponse; le croyant est à l'image de Dieu dans la mesure où il faut correspondre sa vie à l'instance dernière.

Nous sommes fondamentalement notre relation au monde et aux autres; ma qualité d'humain se joue toujours dans une existence toujours engagée concrètement dans des relations multiples: en relation avec soi-même, les autres et le monde; et mon identité m'est donnée dans une adéquation aux relations vécues, dans cette compréhension globale qui me permet de m'adapter à ma réalité quotidienne. Le mal va se définir ici comme inadéquation - et non pas seulement comme un acte mauvais - car je reste redevable de la prise en charge de mon attitude fondamentale. Devant le monde et devant Dieu comme instance suprême. L'existence en forum conduit à l'existence en procès conduit par ma conscience morale que je peux refuser, nier ou contourner. Revendiquer mes errances ou les minimiser. Dans l'activité et la passivité qui pourtant se situe face à l'angoisse du bien et du mal, dans une fascination-répulsion, dans une activité passive et une passivité active, dans un mensonge illusoire et une illusion mensongère. Pour sortir de ce cadre normatif, la foi chrétienne nous propose de désespérer de tout, de nous défaire de nos attaches et même du désespoir auquel nous aimerions nous accrocher. Le salut devra venir de l'extérieur. Le péché va donc ici se définir comme refus de Dieu comme instance dernière de jugement, comme désespoir devant Lui, refus de toute relation: c'est l'insubordination et l'incroyance. Avec Luther il convient de reconnaître notre situation: " Nous concluons donc que Dieu ne peut devenir sage, juste, vrai, fort, bon, etc. que si, croyant en lui et lui faisant place, nous confessons que nous sommes insensés, injustes, menteurs, faibles, mauvais. C'est pourquoi l'humilité et la foi sont nécessaires (commentaire aux Romains, p. 218)." Quand le reconnais, je suis reconnu, quand je justifie Dieu, je suis justifié. Quand je fais place à Dieu, le péché est vaincu; je suis mort avec le Christ et ressuscité, justifié en lui. Je reçois un nouveau lieu d'existence qui me permet de vaincre l'illusion du péché, d'une existence assumée sans Dieu. C'est en lui et par lui que je peux être sage, juste, fort, bon, dans cette reconnaissance toujours à refaire dans la conscience simultanée de la puissance du péché et de celle de la grâce; je suis à la fois juste et pécheur, condamné et sauvé, etc. Dès lors, nous n'avons pas à sauver le monde mais à lui tenir tête, en accomplissant ce qui s'impose comme évidence éthique et politique.

Dans la tradition judéo-chrétienne, le péché se rapporte à la désobéissance à la Loi, à la volonté divine; Hatta't (ou Het', Hatta'ah) en hébreu et hamartia en grec désignent un manquement de but ou une déviation d'une cible, en l'occurrence celle de l'amour et

plus largement de la spiritualité car comme le disait Françoise Dolto (1) "Tout ce qui est spirituel est un scandale pour la chair." Un scandale qui se décline en 4 grands axes (2) :

1. L'incroyance met en cause notre lien avec Dieu. Elle veut nier ou effacer notre dépendance par rapport à lui. Elle refuse qu'une relation fondamentale nous détermine. L'être humain entend se déterminer lui-même; il se veut et se pense autonome. L'incroyance consiste à essayer de se passer de Dieu, à vivre sans lui (même si on ne nie pas son existence).

2. Deuxième forme, l'orgueil. En se détournant de Dieu, l'être humain se pose lui-même comme centre. Il se croit indépendant et autosuffisant. Il tombe dans l'hubris, notion que l'on rencontre à la fois dans la culture grecque et dans le Nouveau Testament. Il y a hubris quand on veut être plus que ce que l'on est et ce que l'on peut être, quand on s'accorde à soi-même une valeur et une importance disproportionnée avec la réalité.

"L'hubris se manifeste de la façon la plus claire lorsque le serpent promet à Eve que manger du fruit de l'arbre défendu rendra l'homme égal à Dieu. ... Tous les hommes ont le désir caché d'être comme Dieu et cela se traduit dans leur appréciation et leur affirmation de soi. Personne n'est disposé à reconnaître concrètement sa finitude, sa faiblesse et ses erreurs, son ignorance et son insécurité, sa solitude et son angoisse" (Paul Tillich, Systematic Theology, 2, p.50).

3. Troisième forme du péché, la concupiscence, un concept qui dans la langue théologique classique ne s'applique pas seulement au domaine sexuel, mais désigne une convoitise illimitée, une soif sans bornes de possession.

4. Des théologiens contemporains comme Harvey Cox, Jürgen Moltmann, et beaucoup de théologiennes féministes ont mis l'accent sur une quatrième forme du péché : il ne consiste pas seulement dans la révolte, la démesure, la volonté de posséder, mais aussi dans l'acceptation, la résignation, l'apathie, la paresse.

"La tentation ne réside pas tellement dans la volonté titanesque s'être comme Dieu, mais dans la faiblesse, le relâchement, la lassitude où l'on ne veut pas être ce que Dieu nous demande d'être". (Jürgen Moltmann, Théologie de l'espérance, p.19.).

Le scandale vient de notre condition humaine: "L'homme commence par le fait de la conscience, c'est-à-dire par le fait qu'il s'éloigne de lui-même, qu'il se connaît, qu'il se comprend d'un point extérieur à soi. (3)"

Ce qui implique une dimension transcendante, extra-humaine, biologique et théologique. Le dehors détermine notre essence religieuse, notre âme. Nous découvrons que notre vie intérieure n'est pas seulement corporelle, psychique ou spirituelle: il n'y a en nous rien de puissant ou de saint, il les chercher ailleurs...Mais pour autant, il y a chez l'humain un désir profond de ne pas accepter simplement la vie qui lui est donnée ; il y a donc recherche de puissance – et surtout de sécurité - pour avoir une vie plus riche, plus profonde, plus ample dans une quête du tout tantôt accessible tantôt inatteignable ; elle est expérience particulière, éprouvée, vécue mais aussi révélation jamais entièrement expérimentée dans la vie, référence à quelque chose d'étranger ou d'absurde qui traverse le chemin de notre humanité en venant contester nos raisons de vivre et nos attentes. Ce sans quoi nous serions livrés au néant justement. Ce par quoi nous parvenons à contenir nos ténèbres et la fascination pour le chaos de la violence adaptative ou réactionnelle.

Ainsi, fondamentalement: "Sont "pécheurs" ceux qui font l'expérience de leurs limites, de leur finitude. Dieu nous invite à nous renouveler constamment les uns les autres (T2, p.100)."

Ici, "le christianisme ne plaide pas pour l'immortalité mais pour la résurrection: l'homme ne devient jamais Dieu, mais il reste après comme avant une créature, et en cela même consiste sa félicité: être une créature (V. der Leeuw, p.309)." Le premier Adam était une âme vivante; le dernier Adam un esprit vivifiant; l'homme spirituel n'est donc pas l'homme d'après sa plus haute potentialité, mais l'homme ayant reçu de Dieu le pneuma et devenu ainsi une nouvelle créature. Il n'est pas esprit, mais il a l'esprit ou il est en esprit.

Dans le péché, l'inimitié envers Dieu est hostilité envers notre condition : être cendres et poussière. Je suis en faute...et en fraude. Ce qui n'est pas un manquement à la morale.

Ce diagnostic requiert un remède: Seule la foi en la miséricorde divine, son essence, sauve. L'équilibre est dans la conversion en cette potentialité nouvelle de l'amour donnée par grâce. Le salut de l'homme se trouve en dehors de lui, dans une justification forensique; la culpabilité s'engloutit dans l'amour de Dieu ce qui fait que seule l'espérance subsiste.

La médiation de Jésus Christ modifie la quête de puissance et celle du sacré orientées désormais vers ce qui est saint: il devient un moyen de communier avec le père mais il échappe ainsi à l'examen car la figure historique montre le prophète, le réformateur, le docteur, l'exemple...mais pas ses effets dans notre vie qui demandent eux à être crus, formulés, vécus, expérimentés.

F. Dolto dira ainsi avec raison :

- "C'est la liberté des enfants de Dieu qui ne connaît plus ni faute ni péché, mais l'amour vivant au-delà de toutes séparations (fût-ce la mort du corps), au-delà des valeurs connues du désir, de ses pièges, de ses jouissances partagées et complices, de ses épreuves mutilantes. Cet amour transcende masques et miroirs, mensonges et certitudes de ce monde, pour nous conduire, d'expériences en expériences, d'actes en actes d'amour, à son inconnaissable source (Idem, p.174)."



- "vivre c'est pécher. S'installer dans le péché, c'est mourir (Dolto, t.2, p.116). Il faut dépasser ces états affectifs et ces sentiments d'indignité, de culpabilité...Savoir que tout est grâce, que tout est remis...Savoir enfin qu' "aimer c'est engendrer, susciter, éveiller, réveiller. C'est le contraire de vivre en circuit fermé, de posséder pour soi: richesse, savoir, pouvoir (Dolto, t.2, p.123)."
- Passer du besoin au désir, du charnel au spirituel, c'est aller vers la joie de tout l'être et non pas vers la satisfaction d'un besoin partiel. Pour y arriver, il faut quitter le jeu des identifications stériles à la vie des autres ou à leur personne.

Rien à voir donc avec un péché originel, des péchés véniels ou mortels !

L'humain : ni bon ni mauvais

Dans son livre intitulé Oser la bienveillance , Lytta Basset s'insurge avec raison contre la survivance dans l'inconscient collectif occidental d'un « péché originel ». Ce dogme remonte en réalité à S.Augustin qui l'utilisa pour combattre les pélagiens, un mouvement religieux issu en 410 du

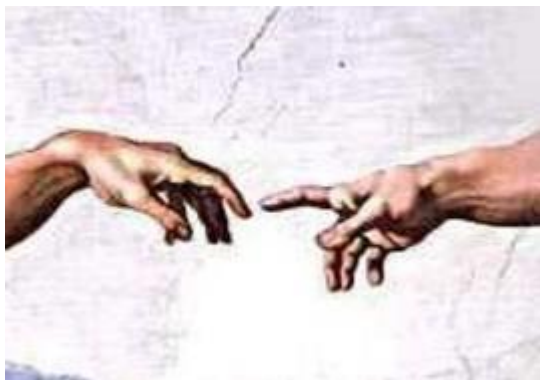
moine Pélage qui affirmait que le péché d'Adam et d'Ève n'entachait en rien la liberté humaine, pas plus qu'il ne se transmettait de générations en générations ; pour eux, la mort n'était pas le salaire du péché. Au contraire, pour S. Augustin, nous naissons tous mauvais et seule la grâce divine peut nous sauver. Ce dogme dévastateur, défendu sans aucun fondement ni dans la Bible hébraïque ni dans le Nouveau Testament, - le mot péché originel ne se trouve pas dans la Bible et le péché ne se réfère pas à une nature mauvaise - sera néanmoins adopté au Concile de Carthage en 418. Il aura des conséquences désastreuses dans tous les domaines de la vie car son affirmation centrale reposait sur le postulat d'une nature humaine viciée et vicieuse dès avant la naissance. Ne fallait-il pas alors traquer cette perversion humaine pour enlever le mal à sa racine et plaire ainsi à Dieu ? La violence éducative s'en trouvait justifiée de manière quasi divine. S'ensuivra une traque hystérique aux péchés dont la liste n'en finissait pas de s'allonger. Il fallait châtier, réprimer, éduquer, pousser à confesser nos mauvais penchants dans la certitude que peu nombreux seraient celles et ceux qui éviteraient l'enfer. Une telle pression non seulement asseyait le pouvoir de l'église mais elle permettait encore de tout justifier : la situation des pauvres n'était-elle pas directement la conséquence de la nature mauvaise des humains ? Ne fallait-il pas un ordre moral et religieux qui puisse s'y opposer ? La situation de la chrétienté était si terrible en Europe qu'il fallut instaurer la confession pour que le peuple ne sombre pas entièrement dans le pessimisme ; elle fut rendue obligatoire par le quatrième Concile de Latran en 1215. Si remède il y avait, il fut aussi un nouveau moyen de contrôle sur les masses populaires.

Tout était lu en fonction de cette nature prétendument mauvaise : la misère, la maladie, la pauvreté et bien sûr les épidémies considérées comme des punitions divines. Le mal s'expliquait par le péché originel dont il découlait naturellement. Cette prétention à tout expliquer à partir de là est en réalité « le fruit pourri du Jardin d'Eden » comme l'écrit fort justement Lytta Basset. Aucun progrès ne pouvait voir le jour, car il fallait pour que cela soit et devienne réalité une confiance en l'humain, en sa capacité surtout à s'améliorer. « Ce qui a été dramatique pour l'Église, c'est que ce même réflexe d'enfermement dans une doctrine intenable et d'exercice d'un pouvoir autoritaire qui ne dit jamais son nom a joué encore au XXe siècle face aux mouvements féministes, à l'émancipation du monde ouvrier, aux théologies de la libération...et que cela continue à l'égard des voix prophétiques et des forces progressistes en son sein même (4). » Nous devons à cette odieuse référence toute une série de dommages induits : la honte, la culpabilité, le pessimisme et la justification de maltraitances et de malversations religieuses exercées impunément. « Selon J. Delumeau, l'Église a étendu aux masses chrétiennes « une éthique draconienne » qui avait été conçue par et pour les moines. Le meilleur indice, c'est l'absence de la méchanceté/cruauté dans la liste des péchés capitaux : les moines et ascètes étaient bien davantage confrontés à des tentations liées à leur vie intérieure. Quand on y pense, un tel « oubli » est aberrant : puisque le péché, dans son sens biblique, est la rupture de la relation avec l'Autre, le refus de l'altérité, la destruction du lien vivant, respectueux avec les autres et le Tout-Autre, il me semble que les fameux « péchés capitaux » sont les arbres qui cachent la forêt. »

Il faudra à l'Occident beaucoup de temps et d'efforts pour sortir de cette ornière. Nous sommes néanmoins sur la voie d'une décontamination. Mais le bilan est chargé et le virus a touché aussi, de manière certes différente, l'athéisme contemporain. Sur une branche pourrie de l'arbre du Jardin d'Eden sont apparues de nouvelles ramifications qui dénigrent la liberté humaine. Ainsi l'homme est-il qualifié de loup pour l'homme. L'exploitation de son semblable est jugée endémique, quasi naturelle, tout comme l'égoïsme et la lutte des plus forts et des plus adaptés pour survivre. De trop nombreux psychanalystes contemporains se réfèrent encore à un humain instinctivement violent, féroce bestial au nom de la pulsion de mort inventée par leur maître. Freud dira ainsi dans son livre « Malaise dans la civilisation » que « l'homme est (...) tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. » Devant de telles affirmations, comment ne pas nourrir des sentiments pessimistes, défaitistes ou fatalistes ? Tout a été contaminé y compris les conclusions de certaines études en neuroscience affirmant que nos décisions sont conditionnées par la chimie de notre cerveau, sous-entendant par-là que notre

liberté est illusoire. Lytta Basset a raison de redire avec force et conviction que l'humain n'est ni bon ni méchant de nature. Raison aussi de dénoncer les maltraitances/malfaisances graves et ordinaires, faites tout particulièrement aux enfants, enracinées dans la conviction que l'humain est mauvais de nature, car le mal/malheur subi prend souvent des années à guérir. S'il est vrai que nous sommes capables de haine, si nos fureurs et férocités peuvent se décliner à l'infini, il convient aussi de redire qu'en notre cerveau « moral » nous savons aussi être bienveillants, privilégier l'empathie, la compassion, l'entraide, le sens de la justice, l'altruisme, la répugnance à souffrir et à faire souffrir autrui, etc. Ces merveilleuses capacités font partie intégrante de notre nature humaine à condition qu'elles soient reconnues, encouragées et sollicitées. Et dès lors, nous ne sommes ni voués au chaos de nos pulsions, ni victimes d'une malédiction en un péché originel. Mais si la bonté divine nous invite en réponse à pratiquer une bienveillance humaine pour garantir un mieux-être comme un mieux-vivre ensemble, alors toutes les deux seront fonctions d'expériences et de rencontres spécifiques auxquelles nous avons donné le nom de bienveillance. Le sens donné à ce mot/concept est la réponse à la question du sens qui elle-même ne se poserait pas si nous n'étions pas aptes à structurer notre environnement (principe de réflexivité et de circularité).

La foi ne supprime pas le péché, elle le pardonne, et rend par-là possibles de nouveaux choix.



Elle nous permet de nous vivre dans l'identité du pécheur-pardonné, toujours à retrouver par-delà nos forces et nos faiblesses.

L'amour de Dieu, vivant dans l'homme, aime les pécheurs, les misérables, les insensés, les faibles, de telle sorte qu'Il les rend justes, bons, sages, forts ; ainsi, Il répand plutôt et confère le bien : car en effet, les pécheurs sont beaux parce qu'ils sont aimés, ils ne sont pas aimés parce qu'ils sont beaux. Martin Luther

(1) les citations sont extraites d'Evangile au risque de la psychanalyse, tome 1 et 2, Points 1977.

(2) À partir de l'adresse <<http://andregounelle.fr/vocabulaire-theologique/le-peche.php>>

(3) In G. van der Leeuw, p.307 in la religion dans son essence et ses manifestations, Payot, Paris 1970

(4) Lytta Basset, Oser la bienveillance, Albin Michel 2014, pages 70, 72 et 98.

(5) In Le problème du mal et la doctrine du péché, Labor et Fides, 1976.